

XYZ. La revue de la nouvelle

Petite marche, ou le pied chancelant

Alexandra Vézina



Number 72, Winter 2002

Cartes postales

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3803ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vézina, A. (2002). Petite marche, ou le pied chancelant. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (72), 85–88.

Petite marche, ou le pied chancelant

Alexandra Vézina

Elles auraient pu chacune être ma mère, tellement elles étaient belles. J'aurais bu le lait jusqu'à plus soif et mes doigts auraient palpé leur peau innocemment.

Un sourire éclairait toute la surface cachée de mon être et leurs yeux pétillants crachaient un désir de vivre sur mon atonie. Avec leur regard de bête traquée, elles abolissaient l'humanité en moi. Près d'elles, je devenais avide d'intolérance. Mes gestes pouvaient transgresser ma volonté que je n'en avais cure. Je rêvais de cette mise en scène où je ne serais pas dans l'ombre. Bref, elles me plaisaient.

— Salut, qu'elles me disaient.

— Bonjour, madame. Il fait froid, n'est-ce pas? Où allez-vous?

Belles comme un rosier, lascives sur une colline fleurie, elles pouaient la grisaille des jours blessés. Elles m'attendaient depuis longtemps. Mon ombre creusait un sillon sur leurs paupières étonnées. Babillant sur l'inexistence de l'amour, elles fermaient le carreau de leurs possibilités. Princesses de la bêtise, leur force nichait dans une seule mesquinerie. La mienne. Leurs jambes frémissaient sous le péché, tout près de mes prières. Leurs bras si petits semblaient modeler mes matins malheureux et leur poitrine agaçait mes carrefours de raison. Je ne pouvais m'empêcher de toucher. Subrepticement, j'esquissais un sourire valsant sur la mesure de mes résolutions. Matériel de mon plaisir, j'en faisais des martyres de la folie. Leur visage s'illuminait peu à peu et puis un masque figeait lamentablement leur factice beauté dans une mare boueuse. Mais je les trouvais jolies.

Elles ne m'ont jamais aimé longtemps. Je m'efforce dès le début de découper leurs désirs charnels. Elles résistent parfois, mais je sais les apprivoiser. La peur est facile à fabriquer. Quelques dunes haineuses entre les cuisses et plusieurs clochers de mensonges pendus au bout d'une lame, aucune femme ne résiste

plus à mes passions. Je les observe affectueusement et je pense à la poupée que je n'ai jamais tenue dans mes bras. On ne m'en a pas laissé le temps. Sitôt connu ce monde d'aujourd'hui, il m'a été arraché et je chagrine encore sur ces murs blancs qui l'ont remplacé. La peinture essuyait mes vides, tous amers d'un ressentiment qui allait trouver une consolation près de ces femmes. Mes mains s'exerçaient sans cesse à répéter des gestes qui m'enivraient cruellement. Toujours plus loin, toujours plus fort, l'éclat métallique de mon phare s'absentait dans les méandres de la chimère. Et je le retrouvais souillé de soleil auprès de ma solitude.

— Mais... qu'est-ce que vous faites? qu'elles ajoutaient.

— Regarde la route et oublie le reste. Je caresse ta peau de vieille femme et toi, tu ne parles pas. Tes seins flétris, ton ventre doux. Tes rides de vie, ton sexe rebutant comme un désert desséché. Ma mère aurait ton âge et je ne l'ai jamais baisée. Comme un désert absent et sans mirage. Elle aurait eu ton parfum et tes cheveux, ta chair aride et tes désirs malsains.

Ça se gâtait assez rapidement. Leurs pupilles se dilataient et elles avaient envie de crier. Mais j'agis toujours rapidement. Leur corps, déjà, est meurtri d'incertitude que les pores s'écartent lentement devant mes caprices. Elles remarquent rapidement ce qu'il y a d'anormal. Les lèvres frémissantes, l'air qu'elles inspirent se loge directement sur la goutte baveuse qui y pend. L'incompréhension apparaît naïvement pour devenir un prétexte d'hystérie. Toujours, elles savaient ce qui allait se produire. Je leur offre mes yeux comme miroir, je me complais devant la glace et fais semblant que je les hais. Elles y croient.

Tellement que leurs mains se hérissent vers le ciel pour demander une aide quelconque. En fait, elles se protègent le visage. Elles tentent parfois d'ouvrir la portière, mais la plupart se résignent assez rapidement. Je les aime tellement qu'elles restent. Elles se donnent à mon corps parce qu'elles savent qu'elles m'appartiennent. J'en fais des putains d'un nouveau désir. La machine tourne pour moi et j'en profite tout autant que j'en pleure. Si seulement elles voulaient se laisser aimer.

Je dois souvent arrêter la voiture pour les corriger violemment. Le combat devient injuste. Sans rien avoir que les pleurs, elles s'efforcent d'être coquettes. Gamines dangereuses devenues vieilles. Je mesure leurs murmures à la grandeur de leur bouche. Et je punis selon ce que j'y vois. Mes temps se mélangent et mes idées sont suspendues au bout d'une toile d'araignée. Si je plonge, je n'en ressors plus que bouillant d'une averse mielleuse de sable mouvant. Je serais épuisé d'émotions. Aurais-je aimé? Aurais-je haï? Elles n'en ressortent jamais.

Elles voient clairement ce qui me plaît et se contraignent à le faire en laissant naître d'intenses tourbillons qui éclaboussent mes labyrinthes sensuels. Je les fais déshabiller, lentement d'abord, et je m'occupe des derniers morceaux qui délirent majestueusement devant mes yeux. L'arc-en-ciel se fond et la lame s'emballe amoureuxment dans une noce dont elle est la servante. La cadence de ma lassitude diminue à chaque tressaillement de sa peau métallisée. Chaque cauchemar se couche dans un lit maternel d'animal mort. J'hésite quelquefois devant leur mine cassée, leurs os mous, leur peau mouvante, mais le cortège a entamé sa marche. Mes paupières se perlent d'une tendre rosée de sueur. Je ferme les yeux lorsqu'elle s'ouvre parce que mes nuits l'ont maintes fois vue. La femme se tient fragilement devant moi et je bois la sève qui la fait telle. Elle tricote mon berceau et ne le sait pas. Je fabrique la potence où je le pendrai, à la fin de mon éternité.

À ce moment, elles ne parlent plus du tout. Le son épargne leur voix de la fatigue écrasante du dernier jour. Silencieusement, elles récitent un long monologue cloué sur leur solitude.

— Pleure pas, que je leur dis. Tu es mon amante et tu n'y peux rien. Tu n'existes déjà plus, alors reste tranquille et attends.

Leurs cris de douleur consolent ma naissance gâchée. Je transforme leur corps en une sculpture mortuaire et le jus de mon miracle se déverse avidement autour de son socle. Lorsque ma poupée devient vivante, je pointe vers elle le jouet de ma rancune. Rampantes devant ma grâce d'exécution, elles cherchent un endroit pour mourir. La mort n'accueille pas ainsi les vifs

éclats de vie qui persistent à combattre. Elles doivent se résigner. Et je les aide.

Mon regard plonge dans la souffrance, mes mains fendent la poussière de leurs trébuchements et leur équilibre se perd contre mes caresses. Alors je deviens charmeur et serpent, assoiffé d'elles et bourreau. Je n'arrête plus de voyager sur les sphères de leur combat, mes gestes traversent l'insanité et je souris grassement. Leur corps couvert de blessures me rappelle toutes celles que j'ai aimées et je m'acharne soigneusement à éprouver leur résistance. La lame sollicite mes prochains mouvements, mais je devrai bientôt m'arrêter. Le corps au repos, elles se dérobent lentement à la réalité et supplient la vie de ne pas les abandonner.

À ce moment-là, leur respiration s'éteint contre des membranes brisées et elles m'offrent un dernier regard avant que l'on se quitte.



— Salut, qu'elles me diront.

Elles se laisseront peut-être aimer, un jour. Elles connaîtront mes angoisses et accepteront d'embrasser mes cauchemars. Elles m'offriront une bulle d'affection où je blottirai mon enfance déchirée.

Elles ne mourront pas toutes.